

## 33, rue des Espions

Mélanie Vincelette

---

Number 96, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14500ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Vincelette, M. (2003). 33, rue des Espions. *Moebius*, (96), 19–24.

## MÉLANIE VINCELETTE

### *33, rue des Espions*

Alvarez Samuel Salazar, qui n'avait jamais eu de chance en amour, avait commencé sa carrière rue des Soupirs, à la recherche du voleur en smoking, un dandy aux cheveux laqués des meilleurs produits capillaires connus du tout-Paris. C'est ce que l'on apprenait à son sujet dans la presse à potins, en faisant la file au supermarché. Vols de pierres nacrées appartenant à des vahinés océaniques, de diamants sud-africains taillés par les mains fines de filles enlevées à leur famille, et, curieusement, de bobines de fil de soie cambodgienne. Des objets subtilisés lors de soirées où les femmes fument du tabac espagnol au bout de porte-cigarettes en étain et où les hommes parlent affaires, dans les maisons cossues de cet arrondissement où l'on a, en regardant par la fenêtre, la tour Eiffel à portée de la main, mais où, la nuit, il fait froid et humide, faute de chauffage.

Alvarez Samuel Salazar, ex-champion à *Des chiffres et des lettres*, vivait parmi ces comtesses aux doigts endoloris par les diamants haute époque. Il soupçonnait bien des gens dans le dossier du voleur en smoking. Il soupçonnait même une des victimes, madame de Genouilly, catherine nourrie au levain, de voler ses propres bijoux pour escroquer ses assurances. Cette femme qui avait une influence s'étendant au-delà du périphérique venait de vivre un revers de fortune.

Dans ces moments moins prospères, Alvarez Samuel Salazar avait supervisé le déménagement de la comtesse de Genouilly, qui avait conservé tous les numéros de *Paris Match* depuis celui de la semaine du 1<sup>er</sup> mai 1956 et les avait tous bien rangés dans des boîtes de carton usé, par désir d'accumulation, par peur de disparaître, d'oublier, de

se départir. Son illustre ancêtre, Ferdinand de Genouilly, prêteur usurier à Marseille, avait acheté son titre de noble, pour faire bien, juste avant la Révolution. Elle prétendait donc être descendante d'une des trois cents familles de France. Elle s'était inscrite aux bottins mondains et participait à des goûters rive gauche. La comtesse de Genouilly, experte menteuse, aimait donner des parties et crier au vol en laissant tomber sa coupe remplie de sauternes sur son plancher de marbre indien, un canapé aux œufs de poisson volant encore intact dans sa main gauche. Elle aimait aussi voir son jeune neveu tuer, hors saison, un cerf en bas âge pour ensuite le dépecer et en faire une fondue.

On dit que les grands explorateurs épinglent des cartes sur leurs murs, que les entomologistes fixent des papillons confits sur les portes de leur laboratoire; Alvarez Samuel Salazar, lui, tapisse les murs de sa chambre à coucher de coupures de journaux. Il scrute chaque fait divers à l'aide d'une loupe, le nez collé sur les crimes de son temps, ceux que le voisin n'aurait jamais soupçonnés. Il aime aussi tapoter la tête de Laurent, son chihuahua gris à la langue rose pâle, qui, curieusement, est friand de nourriture pour chats. Mais ce qu'Alvarez Samuel Salazar affectionne le plus au monde, c'est de parier sur les chevaux, à l'hippodrome de Vincennes, les samedis midis ensoleillés, assis entre sa mère et sa sœur. Laquais de ces femmes du monde, jalouses de leurs bijoux, Alvaro Samuel Salazar, détective depuis peu, attend, un café froid à la main, que le voleur en smoking s'échappe du lieu du crime en courant, une rivière de diamants à la main. Parfois, ces Castafiores enrubannées de pierres précieuses, coiffées de diadèmes, lui demandent de filer leur mari en costume-cravate qui rentre un peu trop tard le mercredi soir, prétextant un dîner d'affaires avec un pdg berlinois.

C'est toujours la même histoire. La maîtresse aux cheveux rouge flamme est repérée lorsque le mari se rend, vers dix-sept heures, à un appartement rue des Allumettes, un bouquet d'oiseaux de paradis à la main. Parfois ils dînent au bistrot du coin, entre deux étreintes. Salazar, assis à la table du fond, un micro à la boutonnière, commande un verre de vin d'Alsace. Huit heures plus tard, le

mari émerge de l'appartement, échevelé, les yeux cernés de questions, la nausée au bout des lèvres, indécis, ne sachant plus quoi choisir entre les cheveux rouge flamme et sa cave à vins bien garnie. Il se retrouve dans les rues de Paris dans l'ignorance totale d'avoir été photographié par Alvaro Samuel Salazar, entre deux rideaux de mousseline, sur pellicule noire et blanche, dans des positions compromettantes. Persuadé que le rince-bouche rouge cerise et le gel de douche aux amandes amères effacent toutes traces de son divertissement nocturne, il rentre chez lui, immaculé.

Au confluent de ces infidélités bourgeoises, Alvarez Samuel Salazar s'est épris d'une de ces femmes, habitant le 5, rue des Horloges, délaissée, parmi ses souliers griffés et ses chiens de race, dans l'écho de ses appartements vides. Sans le vouloir. Par la force involontaire de l'union des corps en détresse. Son mari, pdg d'une compagnie de yaourts et chasseur émérite d'oies sauvages, ne se doute pas d'être trompé par son filateur. Tous les vendredis soirs, lors du souper informel entre amis, ils mangent de l'oie fraîchement décongelée, et c'est elle qui toujours se retrouve avec le plomb parfaitement imbriqué dans un morceau choisi, accompagné de salsifis et de navets en purée.

Un soir, alors que son mari s'était enfermé dans son bureau du 15, rue des Rentiers, un verre d'absinthe espagnole soudé aux lèvres, celle qui possédait trop de souliers était avec Alvarez dans un bar à cigares, au tournant de la rue du Chat-qui-pêche. Il devait lui remettre les clichés noir et blanc du chasseur d'oies sauvages imbriqué dans sa jeune maîtresse rouge flamme. Alvarez avait entrevu madame de Genouilly, baguée d'un grenat antique, assise au bar avec un jeune comédien qui sirotait un maï-taï. En passant derrière elle, il n'avait pas remarqué qu'elle avait une respiration irrégulière, inquiète.

Cette nuit-là, quand la lumière semi-automnale a frappé la partie recourbée de sa nuque, la femme qui avait trop de souliers l'eut. Espérant se faire prendre un jour en flagrant délit par son mari, dans le minuscule appartement de son nouvel amant-filateur, au 33, rue des Espions. L'adresse de toutes les coïncidences.

Alvarez Samuel Salazar partageait cet appartement avec un avocat raté devenu un taxidermiste réputé. Parfois, au mois d'août, à la suite de ses vacances à Mérida, Alvarez Samuel Salazar importait illégalement des tatous empailés pour que les acolytes du taxidermiste les revendent dans le métro de Paris pour deux cents francs. Des bêtes à carapace. Insectivores. Des bêtes beaucoup moins belles que le caméléon à grande langue qui est si esthétique et semble être fait sur mesure pour les timbres-poste.

C'est dans cet appartement du 33, rue des Espions, devant un cahier de philatélie, que la princesse aux innombrables souliers amadoua Alvarez Samuel Salazar avec un déshabillé en dentelle de Bruges. Alvarez, homme timide, transparent, vécut les plus beaux moments de sa vie, penché au-dessus d'un plat de tagliatelles à l'huile d'olive, face à cette femme qui venait d'enlever ses souliers.

Un après-midi de mai, alors que le mari était en voyage d'affaires à Berlin, Alvarez avait emmené la femme aux souliers monter à cheval. Pour la dégourdir un peu, pour rafistoler ses liens avec la nature, mais surtout pour observer le creux de sa nuque tout au long de la journée. Elle se vit assigner un cheval nain et albinos qui avait de grands yeux rouges parés de cils blancs, recourbés, retroussés. Malgré tout, elle était comme Électre sur un cheval de Troie.

C'est ainsi que Salazar, galopant derrière elle sur un pur-sang arabe, découvrit ce qu'elle aimait. Personne ne lui avait jamais posé la question. Elle aimait les croissants au beurre, dorés, dodus, pas trop cuits, tachant les doigts à travers le papier pelure qui enveloppe leur forme lunaire, ottomane. Elle aimait aussi entendre les ragots des opératrices de France Télécom quand elle faisait ses appels à frais virés, et, plus particulièrement, enfiler ses escarpins Salvatore Ferragamo pour aller au supermarché. Elle aimait aussi, de la fenêtre du petit salon, à l'aide de ses lunettes d'approche, observer son voisin, demi-prince saoudien, faire l'amour à son épouse. Par contre, elle détestait sentir son mari, les moustaches pleines de lait, se faufiler près d'elle aux petites heures du matin.

Alvarez, maintenant distrait par l'amour, allait connaître la gloire s'il mettait la main au collet du voleur en

smoking. Vaniteux, il promettait à la femme au trop-plein de souliers qu'il aurait assez d'argent pour l'emmener vivre avec lui dans un haras près de Cordoba où il assisterait, tous les dimanches, à la corrida locale, assis entre la femme d'un autre, sa sœur et sa mère. Il se lancerait en affaires et ouvrirait une manufacture de souliers fabriqués par des Italiens en exil. La femme aux souliers était convaincue que madame de Genouilly était la véritable légende derrière le voleur en smoking. Salazar était d'accord mais, parfois, il soupçonnait le taxidermiste. Pour l'instant, Alvarez Salazar partageait le loyer, depuis trois mois, avec ce taxidermiste renommé qui tenait boutique rue de la Carpe. Ce dernier empaillait avec l'art combiné du fourreur et du chirurgien. Parfois, en secret, il confectionnait des manteaux de loup marin pour les femmes dont les fenêtres s'entrouvraient sur la tour Eiffel. Il était aussi le conseiller spécial du pdg chasseur d'ois sauvages. L'empailleur était ennuyé par son travail. Désolé d'emboutir des brochets pêchés par les petits boutiquiers de Paris qui passaient leurs week-ends au lac d'Annecy, de recoudre avec du fil précieux le ventre des bébés requins hameçonnés sur les rives de Fort-de-France par des garçons de ligne martiniquais, de décongeler les cadavres de saumons de l'Atlantique amadoués par des cuillères miroitantes serties de mouches multicolores au fin fond du Labrador. Ses doigts sentaient le poisson toute la nuit, même après avoir été lavés plusieurs fois. L'empailleur envieux détestait Alvarez et sourcillait quand ce dernier lui parlait de la femme mariée dont il s'était épris. Il buvait son café le samedi matin, une revue de chasse à la main, guettant Laurent, le chihuahua à la langue rose, du coin de l'œil, prêt à l'éventrer.

L'empailleur aimait manger des rognons à la dijonnaise, lécher les enveloppes des lettres qu'il envoyait à sa mère, tailler un trou de plus, à l'aide d'un poinçon, dans sa ceinture de cuir, se nettoyer les dents avec un cure-dent mentholé. Il aimait aussi raconter l'histoire de son frère qui, à l'âge de dix ans, sur le chemin de l'école, avait avalé une pièce de un franc. L'infirmière asthmatique lui avait fait manger des poireaux pour enrober le métal de matières fibreuses. Avec la pièce, ils avaient acheté un billet

à la loterie nationale et avaient perdu. Le taxidermiste aimait aussi assister à des banquets où il n'était pas invité.

Lors d'une soirée chez le vicaire défroqué de Buenos Aires, à l'intersection de la rue du Cherche-midi et de la rue de la Bonne, Alvarez eut un serrement au cœur en apercevant le pdg chasseur d'oies sauvages valser avec sa femme, chaussée des plus beaux souliers de toute l'assemblée. Il avait toujours le regard en coin, reluquant les femmes de service polonaises, écoutant distraitement le taxidermiste raconter son histoire de pièce de un franc tout en chuchotant des mots doux à l'oreille de son épouse qui remplaçait doucement une mèche rebelle tombant sur son visage de talc. Le pdg voulait sans doute s'assurer de ne jamais perdre ses précieuses bouteilles qu'il faisait pivoter d'un quart de tour, trois fois par an. Alvarez devait fermer les yeux pour faire taire sa douleur.

Le chasseur d'oies, enivré, avait entraîné sa cendrillon au deuxième étage, dans un élan de passion artificiellement soutenue par la peur de perdre sa collection de tatous importés illégalement. Il était trois heures du matin. Les hommes de la haute finance étaient assoupis dans des comas éthyliques, couchés sur des divans en guipure fanée, la bouche entrouverte. Des prostituées, parées de robes noires à bretelles spaghetti, ricanaient en s'empiffrant de canapés de homard et d'avocat. Madame de Genouilly, qui n'était pas chez elle, ne pouvait pas crier : «Au voleur!» Alvarez, affairé à parler avec la fille du vestiaire, posa la main sur son cœur en voyant la traîne pailletée de sa bien-aimée balayer les aspérités du marbre, en route vers le deuxième étage. Il se hissa silencieusement tout au haut de l'escalier. Dans la chambre de droite, au bout du long corridor feutré de tapis persan, il vit le chasseur et la femme aux souliers se retourner vers lui, leurs visages blanchis par l'heure tardive, leurs mains plongées dans un sac de velours rempli d'émeraudes colombiennes. Des émeraudes vertes comme les souliers griffés de celle qu'il avait aimée.